

naïf, les vieux récits dont il a été question ci-dessus. L'impression et l'aspect général de ces jolis petits livres sont irréprochables. Ce sont là sans doute de menues choses, mais elles sont presque aussi parfaites qu'il est possible en ce genre.

HIGOUTCHI NATSOU (pseudonyme : Itchiyô) mourut en 1896 à l'âge de vingt-quatre ans. Elle a écrit un certain nombre de petits romans qui lui ont valu une grande réputation. Le cœur humain, et en particulier le cœur féminin est son sujet favori. Il y a beaucoup de pathétique dans quelques-uns de ses récits, qui sont pour la plupart d'un tour mélancolique et révèlent une connaissance de la vie dans les bouges de Tokio, qui est remarquable chez une jeune femme. Le plaisir de lire ses ouvrages est souvent gâté pour le lecteur européen par la subtilité ou le vague de l'expression et par une multitude d'allusions locales qui sont inintelligibles pour l'étranger non initié. Il est, pour cette raison, plus sage de réserver notre opinion sur son mérite littéraire.

Le style de MOURAÏ KENZAÏ fait un vif contraste avec celui de Itchiyô : il est absolument exempt d'obscurité. Si la masse pouvait être un critérium d'excellence, son *Hinodécima* (1898-1900), avec ses huit volumes d'environ 300 pages chacun, se placerait au premier rang des romans. L'auteur a dépeint d'une plume alerte et d'une façon vive et amusante quelques phases du conflit existant actuellement entre les idées sociales du vieux et du nouveau Japon — entre la Chine et l'Europe. Il a un but — trait peu commun chez un romancier japonais — et fait de son mieux pour amener ses concitoyens à comprendre les maux qu'amène la trop grande facilité du divorce. Mais on ne peut l'appeler un bon écrivain : sa comédie touche à la farce, et ses portraits à

la caricature. Il n'est pas exempt non plus de ce défaut commun à tous les écrivains japonais : la prolixité. Il y a dans ses œuvres des déserts arides qui exigent pour être franchis un usage libéral de l'art de feuilleter. Et que peut-on dire de la conscience littéraire d'un homme qui place dans la bouche d'un de ses personnages vingt-six pages de critique sur ses confrères, ou insère dans son récit plusieurs actes d'une pièce de sa composition et donne un résumé du reste ?

L'impression générale que donne un examen sommaire du drame et du roman au Japon en ces vingt dernières années est en somme favorable. La composition est plus soignée, les principes moraux sont moins artificiels, il y a moins de fautes contre le goût et la décence, une réelle sobriété de ton et un abandon résolu des flagrantes invraisemblances qui abondent dans les écrits d'auteurs tels que Tchikamatsou et Bakin.

La position sociale des auteurs de romans a été récemment révolutionnée. Pendant la période Yédo, c'étaient des bohèmes et des déclassés, en conflit constant avec la police, et on les rangeait avec les acteurs parmi la lie du peuple. Ils sont maintenant des membres respectables de la société, et certains d'entre eux, comme Tsoubouïtchi, sont diplômés de l'Université Impériale. Malgré les prix peu élevés auxquels leurs œuvres sont mises en vente¹, un romancier populaire peut se faire à présent un joli revenu. Yano Fourniô, avec les droits qui lui furent payés pour son *Kéikokou Bidan* (Roman de la vie thébaine, avec Épaminondas pour héros), put s'offrir un voyage en

1. Le *Tadjôtakon*, de 500 pages, avec illustrations, est publié au prix de 1 fr. 75 environ de notre monnaie.

Europe, et avec ce qui lui resta il se fit bâtir une belle maison.

L'art d'écrire l'histoire a fait peu de progrès en ces dernières années. Les méthodes modernes d'investigation et les principes de la critique historique sont connus et acceptés; mais il faudra tamiser et éplucher les matériaux hétérogènes existants avant que l'histoire telle que nous la comprenons puisse être rédigée. Personne n'a fait encore de tentative sérieuse pour distinguer dans les vieilles annales japonaises entre le réel et le fabuleux, bien qu'il soit généralement reconnu que ce soit une opération indispensable. La philosophie de l'histoire est encore dans l'enfance. Les nombreux ouvrages historiques qui ont paru pendant ces derniers vingt ans sont surtout des résumés sans critique de l'histoire du Japon, de la Corée, de la Chine et de l'Europe, et de simples « mémoires pour servir à... ». Le *Kaikokou Simatsou* (1888) de Simada Sabouro est l'un des plus importants ouvrages de ce genre. C'est une collection de documents ayant trait à l'ouverture du Japon au commerce étranger en 1859.

Le *Soraï no Nihon* (Le Japon de l'avenir), par Tokoutomi Itchiro, est une sorte de prédiction de l'avenir du Japon d'après l'examen de son histoire passée. Mr. W. Denning en parle comme d'une « œuvre de conception plus philosophique que la plupart des publications de ce genre, et qui les surpasse toutes au point de vue du style. Cet ouvrage, en l'espace de deux ans, a atteint cinq éditions. Les critiques japonais compétents déclarent que c'est l'une des œuvres les plus remarquables de l'époque. L'auteur a été chrétien. »

Parmi les autres ouvrages du genre sérieux il faut mentionner le *Commentaire sur la Constitution*, par le

marquis Ito, et un traité sur le même sujet par Ono Adzousa. Mr. Denning donne de grands éloges à un ouvrage sur l'éducation : le *Kyôikougakou*, par Nosé Yéi. Le but de l'auteur est d'adapter les principes et les idées occidentales aux nécessités locales du Japon et, selon Mr. Denning, il l'a fait avec un remarquable succès.

On ne peut guère prétendre que la nation japonaise ait jusqu'ici produit beaucoup de poésies d'un mérite saisissant. Les naga-outa du *Manyôshiou*, malgré ses ressources et sa portée limitées, donnèrent une promesse qui n'était pas destinée à s'accomplir, et les menus tanka qui leur succédèrent dans la faveur populaire ne purent, par leur forme même, servir de moyen d'expression pour autre chose que les plus minimes effets de sentiments et de pensées poétiques. D'autre part, l'élément poétique que l'on peut trouver dans les drames nô et zôrouri est tellement défiguré par des ornements d'un goût douteux et si imparfaitement libéré de scories prosaïques qu'on ne peut lui accorder qu'une place très modeste dans l'histoire de l'art. Son importance réside en ce fait qu'il a gardé vivant le goût national pour les œuvres imaginatives, plutôt qu'en aucun mérite intrinsèque qu'il posséderait.

Les conditions actuelles sont plus favorables à la production de la poésie au Japon que celles d'aucune époque précédente. La langue ordinaire, par l'assimilation plus complète de son élément chinois, a gagné considérablement en aptitudes poétiques, et ses capacités phonétiques sont maintenant beaucoup plus appréciables qu'au temps du *Manyôciou*. Des considérations encore plus importantes sont le puissant stimulant que la vie nationale a reçu de l'introduction des idées euro-

péennes et l'attention qui a été récemment dirigée sur la poésie de l'Europe et spécialement sur la poésie anglaise.

L'honneur d'avoir été les premiers à reconnaître les avantages que le poète japonais peut tirer de l'étude des modèles européens appartient à TOYAMA MASAKAZOU, professeur à l'Université impériale, à Yatabé Riôkitch et Inouyé Ietsouziro, qui publièrent en collaboration un ouvrage intitulé : *Sintaisishô*¹ (Poésies de forme nouvelle, 1882), qui fait époque dans l'histoire de la poésie du Japon. C'est une tentative hardie pour révolutionner l'art. Les auteurs laissent absolument de côté le tanka et donnent un exemple d'une sorte de nagauta adapté aux conditions modernes. Le vieux principe de l'alternance de phrases de 5 et 7 syllabes est conservé, la phrase de 7 syllabes, toutefois, étant communément placée la première. Un progrès véritable est marqué par la division du poème en couplets ou stances d'égale longueur. Mais c'est surtout par la langue employée que le nouveau style se distingue de l'ancien.

Toyama et ses collègues, trouvant l'ancienne langue classique insuffisante pour l'expression des idées nouvelles et presque inintelligible au public moderne, adoptèrent franchement la langue écrite usuelle qui jusqu'ici n'avait été employée que pour une poésie populaire aux prétentions les plus humbles. Qu'ils aient eu raison en rompant avec la règle rigoureuse qui exclut de la poésie sérieuse tout mot d'origine chinoise, c'est une question qui ne peut vraisemblablement être discutée par des Européens. L'interdiction de l'usage de mots communs tels que *budô*, la vigne, *Tokio*, le nom de la capitale, et

1. Le docteur Florenz, professeur de philologie à l'Université Impériale de Tokio, a donné un intéressant aperçu de ce mouvement dans une étude lue à la Société Asiatique Allemande de Tokio (mars 1892).

honcin, conscience, devait forcément être enfreinte tôt ou tard. Mais ils ont été trop loin dans cette voie, et leurs poèmes produisent le même effet de lourdeur qu'un vers anglais surchargé de mots latins et grecs. Ceux qui les suivirent avec le plus de succès ont été beaucoup plus prudents dans l'emploi de l'élément chinois du langage.

Le *Sintaisishô* contient dix-neuf poèmes de quelque longueur. Sur ce nombre, cinq seulement sont originaux, le reste consistant, sauf une seule exception, en traductions de poètes anglais. Bloomfield est représenté par « The Soldier's Return », Campbell par « The Mariners of England » et Tennyson par « The Charge of the Light Brigade », dont deux versions sont données. Le même honneur est fait à l'« Elegy » de Gray et au « Psalm of Life » de Longfellow. Shakespeare est représenté par quatre extraits, et Charles Kingsley par ses « Three Fishers ». L'exception unique est la traduction d'un poème de Charles d'Orléans.

Les poèmes originaux comprennent des vers écrits devant la statue colossale de Bouddha à Kamakoura; une ode aux quatre saisons et un chant de guerre. Ni les poèmes originaux ni les traductions n'ont de mérite bien frappant, mais ils attirèrent dans une large mesure l'attention publique et donnèrent lieu à une controverse animée entre les adhérents de la nouvelle et ceux de la vieille méthode. Ils firent naître aussi une école d'imitateurs, parmi lesquels le romancier Yamada est l'un des plus éminents.

Quelques expériences de vers rimés faites par des poètes de l'école nouvelle confirment l'opinion déjà exprimée de l'incompatibilité de la langue japonaise avec cette forme d'ornement poétique. Il est possible que la rime à double syllabe qu'emploient les poètes italiens pût

avoir plus de succès. Mais je ne sais si l'on a essayé de l'adapter au vers japonais.

La nouvelle école de poésie est, en ce moment, en plein essor. On produit encore une certaine quantité de tanka et de haikai, mais c'est à des ouvrages tels que *Hana Momizi*, par Sivoï Oukô et deux autres, *Matsou-mouci-souzou mouci*, par Cibata Ziro, *Kouré-bouyésiou*, par Ousada et *Wakana siou*, par Simaaki Fouzimoura, qu'il faut nous adresser pour savoir ce que l'on fait réellement dans le monde de la poésie japonaise. Il est encore trop tôt pour se prononcer sur les mérites de ce très récent développement, mais j'irai jusqu'à exprimer l'assurance que ces recueils de poèmes gracieux et mélodieux sont une promesse de jours meilleurs pour l'art de la poésie au Japon.

Le spécimen suivant, traduit du *Hana Momizi* (Fleurs et feuilles d'automne, 1898), peut être considéré comme un modèle caractéristique du style vague et rêveur de la majeure partie de cette poésie.

LA FLÛTE DE BAMBOU PRÈS DU RIVAGE.

I

A l'ombre des pins de la falaise escarpée,
Ce soir encore une flûte de bambou se fait entendre :
Est-ce quelque jeune pêcheur consolant son cœur
Des douleurs d'un monde amer de sel et d'herbes marines?

Clair de lune ou ténèbres, peu lui importe,
Nuit après nuit il vient à l'ombre de ces pins.
Dans la musique de sa flûte de bambou
S'entendent des cadences qui parlent d'un désir ardent d'amour.

Un jour a passé depuis que les courtisans du seigneur du pays
Ont tenu ici une fête nocturne, errant sur le rivage,
Tandis que la barque de la lune d'automne
Poursuit sa course de cristal;
Et que la flûte du pêcheur fut entendue pour la première fois.

Un jour a passé depuis que les dames de notre seigneur
Amarrant leur gai bateau de plaisir ont festoyé ici,
Accordant la musique de leur luth doré
Aux chants de la brise dans les pins des falaises;
Et que la flûte du pêcheur fut entendue pour la première fois.

II

Les nuits où la rosée se posait lourde sur les roseaux du rivage glacé,
Et le vent des pins tombait en rafales des rochers,
Jamais il ne manqua de venir, ce jeune pêcheur,
Faire entendre les notes claires de sa flûte de bambou.

Les nuits où le crépitement de la grêle était violent
Et que les ondulations près de la rive étaient changées en glace,
Il ne manqua jamais de venir, ce jeune pêcheur,
Faire entendre les sons adoucis de sa flûte de bambou.

Les nuits où l'obscurité tombait avec de furieuses bourrasques,
Et que le sable tourbillonnait dans l'air,
Il ne manqua jamais de venir, ce jeune pêcheur,
Faire entendre les notes confuses de sa flûte de bambou.

[de vagues mugissantes,
Les nuits de pluie, quand les ténèbres descendaient avec un bruit
Et que les rochers étaient trempés d'humidité,
Il ne manqua jamais de venir, ce jeune pêcheur,
Faire entendre, languide et affaiblie, sa flûte de bambou.

III

Ce soir, la lune d'automne a changé,
Si longtemps son désir d'amour a duré.
On entend encore sa flûte de bambou
Aux sons et aux rythmes toujours plus ravissants.

Avec la tempête des falaises elle fut bouleversée,
Avec les échos des pins elle devint claire,
Avec les houles des profondeurs elle délira,
Avec les vagues sur les écueils, elle s'étrangla.

Les nuages même sur Onoyé¹ s'arrêtèrent pour écouter
Ses notes tantôt appelant clairement, et tantôt étranglées.
Quel prodige alors si quelqu'une descend de sa retraite rustique
Et s'avance absorbée dans sa rêverie!

1. La mention de cet endroit indique que la scène est la même que celle de Takasago. Voir ci-dessus, page 197.

Pour un temps la flûte cessa ses importunités,
 Mais écoutez, plus fort que jamais,
 La musique du bambou éclate faisant résonner le ciel,
 Et d'accord avec elle, combien douces!
 S'entendent les notes d'un luth doré.

Pendant longtemps les nuages immenses qui descendent d'Onoyé
 Emportèrent avec eux les musiciens des rochers odorants
 Jusqu'à cette région où la barque de la lune,
 Avec un coup de barre, gouverna droit à leur rencontre.
 Sivoï Oukô.

Un autre exemple est la préface poétique du *Kouré-bouyé siou* :

— O toi, plante aux feuilles jumelles, qui germes pleine d'espoir
 Ici sur la plaine, où, desséché et flétri, se couche
 Le gazon de l'année vieillie, et où une herbe nouvelle montre
 Ses teintes tendres : que peut bien avoir été ta semence
 Pour que tu sois comme tu es — chose à la vie courte
 Née pour cette année seulement? Ou bien défies-tu
 Avec de robustes racines, l'hiver? » — Ainsi questionnai-je.
 Sur quoi la plante aux feuilles jumelles me fit cette brève réponse :
 « Moi aussi, je puis ne pas prévoir l'avenir; tout ce que je sais
 C'est que par la grâce du Ciel j'ai germé et jailli,
 Et me dresse comme tu me vois, contemplant
 Le soleil et reconnaissante de sa vivifiante chaleur.

Trente années sont un intervalle trop court pour que les semences jetées par la révolution de 1868 aient porté tous leurs fruits en littérature. Nous avons vu que le mouvement intellectuel amené par l'établissement du Sôgounat d'Yédo n'atteignit son plein développement qu'un siècle plus tard. Sans doute les choses iront plus vite maintenant, mais il semble raisonnable de croire que ce dont nous sommes témoins aujourd'hui n'est que le début d'un développement nouveau et important.

L'assimilation d'idées nouvelles qui a surtout occupé la nation japonaise pendant ces trente dernières années est incomplète en un point particulier très important : bien

qu'une grande part de la pensée européenne, inséparable du christianisme, ait été librement adoptée par le Japon, la religion chrétienne elle-même a fait comparativement peu de progrès. Les écrits de la période Kamakoura et des deux qui suivirent sont pénétrés de bouddhisme et ceux de la période Yédo d'idées morales et religieuses empruntées à la Chine. Il reste au christianisme à mettre son empreinte sur la littérature de la période Tokio.

Il y a quelques considérations qui tendent à montrer qu'on peut s'attendre à des résultats importants en ce sens pendant le siècle qui commence. L'ancienne histoire religieuse de la nation a préparé le Japon à accepter une forme de foi plus élevée. Le bouddhisme n'a pas peu contribué à y entretenir un idéal de sainteté, d'humanité et de détachement du monde. Le confucianisme fournit de hautes règles de morale, bien qu'un peu dénaturées, et un système de philosophie relativement rationnel. Le sintoïsme enseigna le respect des puissances divines qui créèrent l'univers et l'homme. Mais aucune de ces trois doctrines n'a suffi à satisfaire le cœur, l'âme et l'esprit de la nation japonaise. Peut-on croire que lorsqu'une religion leur est offerte, qui seule est capable de satisfaire complètement tous les désirs élevés de leur nature, les Japonais, avec leur esprit éminemment réceptif, n'arrivent pas avec le temps à reconnaître son immense supériorité¹? Ils ont déjà accepté la philosophie et la science européennes. Il serait inconcevable que la religion chrétienne ne pût pas suivre. Probablement, comme ce fut le cas pour le bouddhisme, elle ne sera pas reçue sans quelques modifications. L'histoire du Japon fait pré-

1. Il y a aujourd'hui 113 000 chrétiens indigènes au Japon.

voir que ce sera sans doute une forme de croyance chrétienne plus rationaliste que celle qui prévaut en Europe. Ἄλλ' ἦτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται. L'historien futur de la littérature japonaise en aura plus long à dire sur ce sujet.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A	E
Aboutsou..... 151	Écriture..... 4-50
Adzouma Kagami..... 153	Écriture phonétique..... 50
Akahito..... 32	Ekiken..... 228
Anthologies..... 31-52-152	Essais..... 49-175
Araï Hakouséki..... 235	Étude du hollandais..... 373
Arakida Moritaké..... 279	Euphonie du japonais..... 23
B	F
Bakin (prononcer Bakinn).... 341	Farces..... 204
Ballades..... 17-20	Femmes auteurs. 31-49-88-127-150-152-223
Baçô..... 279	Fiction (voir Romans).
Ben no Naïzi Nikki..... 152	Foudokoro no Souzouri..... 259
Bibliographie.....	Foukouzava..... 373
Bouddhisme... 2-4-126-141-211-333	Fouzivara Seikoua..... 215
C	G
Caractère national des Japonais..... 2	Ghempei Seisouiki..... 129
Chants archaïques..... 5	Ghenghensiou..... 161
Christianisme..... 244-391	Ghenzi Monogatari..... 88
Code moral..... 220-317-329	Ghi-zin-rokou..... 255
Contes pour les enfants..... 262	Godôben..... 330
D	H
Daï Nihon si..... 305-368	Habitudes impersonnelles de l'esprit japonais..... 27
Dames du nouveau style..... 377	Haïboun..... 285
Dazaï Siountaï..... 290	Haïkai..... 257-278
Dôçoun..... 227	Hakkenden..... 349
Dôzikoun..... 229	Hakouséki..... 235
Dôzôzi..... 203	
Drame..... 188-204-263-301-375	
Drame populaire..... 263-301	